

ANDRÉ SALMON

CRÉANCES

1905-1910

SUIVI DE

CARREAUX

1918-1921

nrf

GALLIMARD

CRÉANCES
suivi de
CARREAUX

ANDRÉ SALMON

Créances

1905-1910

SUIVI DE

Carreaux

1918-1921

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays, y compris l'U. R. S. S.*

*© Éditions Gallimard
1926, pour Créances
1928, pour Carreaux*

Créances

(1905-1910)

LES CLÉS ARDENTES
(1905)

Ames en peine et corps sans âme

PORTIQUE

Voyageur, sur la route ardue et sans limite,
Par tant de pas de forcenés ensanglantée,
La retraite fleurie, ami, te sollicite,
Riche d'un lac dormant, de chênes hauts plantée.

Cependant ne crois pas y trouver l'accalmie,
Ses fleurs ont pour nos cœurs d'angoissants sortilèges
Et quand descend le soir des saisons ennemies
On meurt de faim en regardant tomber la neige.

Juin t'y jette éperdu sur la blancheur des marbres,
Les oreilles battues d'anciennes sérénades,
Cependant que la fée qui loge au creux d'un arbre
Cherche les baies qui rendent les enfants malades.

C'est là que j'ai vécu, absurde et solitaire,
Implorant le dieu qui veille casqué de mousse,
Mais le dieu est bien mort sous la frondaison rousse
Et j'ai meurtri mon front sur sa barbe de pierre.

Et à l'heure où les fous épient les belles dames
Dont les doigts font goûter sur nos lèvres le baume
Qui tue pour mieux guérir et dont rêvent les hommes,
C'est là qu'une âme en peine épouse un corps sans âme.

LE PERVERS

Je vis de ma folie et meurs de ma raison
Et, dédaignant chanter de purs épithalames,
Je sais pour excuser toutes les trahisons
Des mensonges jolis qui séduisent les femmes.

Et les femmes toujours aimant les jeux cruels
M'ont souvent caressé d'un baiser fraternel,
Heureuses de m'avoir vu railler ce que j'aime,
Et m'ont laissé plus triste, hélas, que mes poèmes.

Dans la sérénité grise des demi-jours
Je burine des vers de deuil sur papier rose
Ou bien grave au fronton des monuments moroses
Des distiques sacrant d'impudiques amours.

Parfois, quand un soleil héroïque se taille
Un royaume éclatant dans l'azur délivré,
Je suis, le sang gonflant mon vieux cœur ulcéré,
Comme un enfant qu'enivre un récit de bataille.

Cependant, par-delà le royal horizon,
Je vois marcher sur moi le peuple des nuages,
Et, les sens épuisés de heurts et de frissons,
Je n'ai plus qu'un espoir et j'implore l'orage!

L'orage secouant les continents pervers!
L'orage culbutant les porteurs de doctrine!
L'orage sur le Temple et la Ville en famine!
L'orage dans mon cœur! L'orage dans mes vers!

Je suis le chevalier servant de l'Infortune,
Je suis le Chasseur d'Ombre et mes chiens rubannés,
Effarés des rayons glauques du clair de lune,
Ont des abois qui font gémir les nouveau-nés.

Je suis le baladin qui danse sur la corde,
Heureux de son vertige et de ses oripeaux,
Et je suis quelquefois l'innocent au berceau
Que le rêve exaspère et que la peur déborde.

Je suis un frêle abbé, confesseur de boudoir,
Qui caresse la Mort sous son domino noir
Et qui devant l'amour vivant de deux bohèmes
Pleurerait s'il n'était observé par lui-même.

Et je suis de ceux-là qu'on trouve un soir d'hiver,
Quand le vent fait sombrer le clair espoir des voiles
Blêmes, la corde au col et les yeux grands ouverts
Ivres de la clarté magique des étoiles.

LA FONTAINE DU CALVAIRE

L'eau qui coulait de la fontaine
Soulait d'amour et j'en ai bu,
Il y avait une fontaine
Avec un grand calvaire dessus.

A la fontaine si je retourne
Je ne boirai plus de son eau,
J'irai au grand Christ en bois rouge
Lui dédier mes larges sanglots.

A la fontaine, à la fontaine,
A la fontaine je suis allé,
Le Christ n'a pas compris ma peine
Mais une fille m'a consolé.

Dans l'eau elle a jeté sa bague
Que j'ai pêchée avec mes dents,
Le Christ rouge est devenu pâle,
La fille a ri en s'évadant.

Depuis j'attends dans la bruyère
Que l'ombre vienne sceller mes yeux
Las du baiser de trop de cieux
Et ma bouche lourde de prières.

APPARITION

Je suis Celle qui verse à boire au criminel,
Je suis la pâle sœur des muses sanglotantes
Et, bien que mon baiser distille un mauvais miel,
Je sais plus d'un rêveur nourri de mon attente.

Or, que tous ceux qui portent sur un front blêmi
L'étoile fatidique et dont le feu précède
Soient confiants; un soir j'apparaîtrai sans bruit
Et je mettrai l'épée torse au poing de l'aède!

Je suis Celle qui vient lorsqu'il est déjà tard,
Mais ma force préside à tous les sacrifices
Et je mets la beauté dans le dernier regard
Du moribond banal sans vertu et sans vice.

De fulgurants bijoux sur mes habits de deuil
Flottent comme des pleurs sur les faces ridées
Et si je vais le soir rêver sur quelque seuil
L'hôte vient et du rêve il m'a dépossédée.

su